

CZEMPIEL, Ernst-Otto, KIUZADJAN, Liparit, MASOPUST, Zdenek. *Non-violence in International Crises*. Vienne (Autriche), European Coordination Centre for Research and Documentation in Social Sciences, 1990, 178p.

Erik Solem

Volume 22, numéro 4, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702923ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702923ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Solem, E. (1991). Compte rendu de [CZEMPIEL, Ernst-Otto, KIUZADJAN, Liparit, MASOPUST, Zdenek. *Non-violence in International Crises*. Vienne (Autriche), European Coordination Centre for Research and Documentation in Social Sciences, 1990, 178p.] *Études internationales*, 22(4), 837–838.
<https://doi.org/10.7202/702923ar>

2. COMPTES RENDUS

THÉORIES, IDÉOLOGIES ET PROBLÈMES INTERNATIONAUX

CZEMPIEL, Ernst-Otto, KIUZADJAN, Liparit, MASOPUST, Zdenek. *Non-violence in International Crises*. Vienne (Autriche), European Coordination Centre for Research and Documentation in Social Sciences, 1990, 178p.

Le premier colloque international sur la recherche de solutions pacifiques aux crises internationales et aux conflits régionaux a eu lieu en février 1989, à Francfort-sur-le-Main, en Allemagne. Cette activité était organisée par le Centre européen de coordination de recherche et de documentation en sciences sociales (le Centre de Vienne) et Ressische Stiftung für Friedens – und Konflikforschung. Le premier de ces organismes, qui a vu le jour en 1963, est une organisation indépendante du Conseil international des sciences sociales qui a pour mandat de promouvoir la coopération entre les pays de l'Est et de l'Ouest dans le domaine de la recherche. Cette ONG internationale a ses bureaux à Vienne. Le second organisme, le Ressische Stiftung est, comme son nom l'indique, un institut de recherche allemand sur la paix. Cet ouvrage a été publié par Ernst-Otto Czempiel, Liparit Kiuzadjan et Zdenek Masopust.

Il est très important, à mon avis, de signaler l'origine exacte des «rapports scientifiques» (aux dires des éditeurs) qui composent cet ouvrage. Celui-ci compte 15 sections (chapi-

tres?), dont certaines sont extrêmement courtes (2 1/2 pages) et d'autres ont une longueur que l'on peut qualifier de plus normale. Une brève introduction nous donne un aperçu de la situation, bien qu'il s'agisse plutôt d'une forme d'avertissement et qu'on y trouve des instructions à l'intention des auteurs (ce qui est probablement trop tard). Il n'y a ni résumé ni conclusion. Après avoir lu l'ouvrage, on ne peut que constater que cette entreprise aurait été très difficile, voire même impossible.

Le contenu de l'ouvrage est très inégal, comme cela arrive très souvent dans les actes des conférences. Certaines sections sont utiles et même assez perspicaces, comme les articles de A.J.R. Groom (R.-U.) et Kjell Skjelsbaek (Norvège), tous deux faisant figure pour ainsi dire d'exceptions dans ce contexte. L'article de Martin Mujica sur la conception ontologique de la solution pacifique des crises internationales et des conflits régionaux, qui constitue essentiellement un compte rendu de travaux exécutés par d'autres, apporte certaines idées intéressantes au sujet de l'interface homme-machine dans la solution des problèmes sociaux. Néanmoins, cet article est trop court et trop fragmenté pour fournir des informations vraiment utiles.

Après deux lectures assez tortueuses de l'ouvrage, il m'a été impossible d'y trouver la moindre donnée «scientifique», malgré ce que les éditeurs ont pu laisser croire au début. En réalité, le contenu de l'ouvrage m'a semblé particulièrement général. Il n'y a en soi rien de mal à cela, pourvu qu'on en fasse clairement mention au début ou – mieux encore – qu'on ne

prétende pas le contraire dans l'introduction. Faisant référence au *Léviathan* de Hobbes, notamment à l'idéologie «Bellum Omnum Contre Omens», A.J.R. Groom nous rappelle que «Si vis pacem, para bellum» (si tu veux la paix, prépare la guerre), mais plus loin, il dénonce ce principe sans prendre la peine d'apporter des arguments véritables à l'appui de l'une ou de l'autre de ces opinions, ce qui est très regrettable.

Les sciences sociales, plus particulièrement la «science de la paix», ne sont pas véritablement des sciences pures. Il faudrait cesser de prétendre le contraire. Cela ne veut pas dire qu'il faille pour autant éliminer le recours à la méthode scientifique dans ces domaines. Loin de là, mais comme cela arrive souvent dans la vie, c'est la mort de belles hypothèses qui fait avancer la science. Dans le champ expérimental de la «science de la paix», il y a néanmoins une absence totale de pluralisme. C'est ce qui constitue son talon d'Achille, probablement pour notre plus grand bien. Je soupçonne fort les «scientifiques de la paix» d'avoir revêtu cette «armure» de manière à mieux envahir notre conscience collective. Tout compte fait, le recours à la science comme moyen de séduction ne date pas d'hier. Cependant, ce procédé ne semble pas aussi efficace dans les affaires humaines.

Je ne dis pas non plus que les questions traitées dans cet ouvrage ne sont pas importantes. Mais elles auraient eu avantage à faire l'objet d'une analyse plus approfondie. Selon Hylke W. Trump, l'une des personnes qui ont collaboré à cette publication, la terminologie à laquelle on a recours pour décrire la réalité évolue rapide-

ment. Que faut-il entendre par là? Que les mots ne nous sont plus utiles pour étudier le «monde»? Que les concepts changent si rapidement que toute discussion est impossible? Cette affirmation reste imprécise et inexpliquée. Les paroles confuses sont souvent le signe d'un esprit confus.

L'année 1989 a été exceptionnellement active et féconde en changements marquants. Les choses ont peut-être évolué trop rapidement, du moins pour les spécialistes de la recherche sur la paix et les conflits, comme on le laisse entendre dans cet ouvrage. On peut être d'accord ou non avec cette opinion, mais ce que je reprocherais plutôt à cette publication, c'est le manque de rigueur intellectuelle et l'incapacité de replacer les faits dans un contexte plus large. On peut partager l'avis de certains observateurs et dire qu'il y a eu un changement de paradigme (encore Kuhn), mais ce ne semble pas être le cas dans le contexte qui nous intéresse.

Erik SOLEM

*Ministère de la Défense nationale
Ottawa.*

Human Rights and Democratic Values. New York, Carnegie Council of Ethics and International Affairs, vol. 4, 1990, pp. 1 à 90.

La revue *Ethics and International Affairs* occupe, depuis 1987, un créneau assez original dans la littérature périodique: celui de l'étude du rôle que jouent les facteurs éthiques dans la conduite des relations inter-